


Aleksandra Kamińska

Université de Szczecin

 ORCID ID : 0000-0001-6497-9666
aleksandra.kaminska@usz.edu.pl

« Le mépris » dans les *Mémoires d'outre-tombe* : l'attitude du mémorialiste à l'égard de Napoléon Bonaparte

RÉSUMÉ

Dans les *Mémoires d'outre-tombe* l'image de Napoléon suscite, chez le lecteur, différentes émotions. En effet, le mémorialiste inscrit son discours dans un mouvement à la fois symbolique et éthique. D'où le flottement continu entre la grandeur et la bassesse, entre la louange et le blâme. Ce double mouvement permet d'examiner les vicissitudes de la Fortune napoléonienne sous l'angle du mépris dépassant un ressentiment personnel. Le mépris émerge dans les *Mémoires* comme le signe de la dépréciation morale, qui doit, en même temps, s'apparenter à un outil didactique guidant le lecteur. Ainsi, le mémorialiste se sert du mépris pour prouver au lecteur que Napoléon obéit au même châtement de la Providence. Malgré la trivialité de Napoléon, le mémorialiste renonce au dédain en faveur de la démonstration de sa déception et de sa supériorité éthique. Chateaubriand réhabilite ainsi la notion de mépris et son usage persuasif qui est proche de l'indignation et de la gravité.

MOTS-CLÉS – mépris, mémorialiste, Napoléon, métaphysique, trivialité

“Scorn in *Memoris from Beyond the Grave*: A Memorialist's Attitude Towards Napoleon Bonaparte”

SUMMARY

In *Memoirs from Beyond the Grave* Napoleon's portrayal evokes various emotions. Indeed, the memorialist inscribes his discourse as two dimensional; symbolic and ethical at the same time. Hence, constant fluctuation between greatness and powerlessness and between approbation and disapproval. This twofold order allows readers to look at Napoleon's vicissitude through the prism of outreaching personal's antipathy and disrespect. Contempt in *Memoirs from Beyond the Grave* appears as a sign of moral demotion, creating didactic tool, stimulating the reader to reflection. In this context, the memorialist uses derision, to prove the reader, that Napoleon can be carried a penalty of the Providence. Despite trivial experiences of the Napoleon, the memorialist only disdains, to manifest his disappointment and ethic superiority. By doing so, Chateaubriand rehabilitates the term itself and its usage, approximating scorn to indignation seriousness used in a traditional art of persuasion.

KEYWORDS – scorn, memorialist, Napoleon, metaphysical, triviality

L'attitude de Chateaubriand à l'égard de Napoléon Bonaparte ne s'est jamais limitée à un regard homogène. Ainsi, l'écrivain admirait profondément le Premier consul en tant que celui qui avait mis fin à la Révolution, mais, en même temps, il méprisait explicitement le despotisme de l'empereur Napoléon I^{er}. En cela, Paweł Matyaszewski remarque que « convaincu de la présence divine dans les actes du Premier Consul, Chateaubriand associe directement la volonté de Bonaparte à celle de Dieu »¹. Cette brève comparaison annonce une dualité d'approches dans les *Mémoires d'outre-tombe* si bien que les « attaques acharnées s'entremêlent avec des opinions fort enthousiastes à l'égard de l'empereur »².

La perspective se complique encore lorsqu'on prend en considération les enjeux de l'écriture mémorialiste. On ne saurait oublier que le narrateur-mémorialiste est en quête constante d'emprise sur le lecteur. C'est pourquoi la réitération de ses expériences personnelles, qui est source de joie ou de déplaisir, n'est jamais gratuite. Face à l'énormité de changements sociaux, historiques et éthiques, le narrateur s'apprête à construire dans la conscience du public l'image de sa supériorité³. En effet, la construction de l'*èthos* s'effectue dans les *Mémoires* par tout l'éventail de procédés discursifs, susceptibles de persuader le lecteur de l'exemplarité du « je » narratif. Cette spécificité nous permet d'adopter la perspective de Dominique Mainguenu qui perçoit l'*èthos* comme l'image du locuteur construit à travers le discours et son activité interactive consistant à influencer autrui. Par ailleurs, le chercheur insiste sur le fait que l'*èthos* « ne peut être appréhendé hors d'une situation de communication précise, intégrée elle-même dans une conjoncture socio-historique déterminée »⁴.

L'élévation de son image par le narrateur modifie la manière dont se mesure désormais la grandeur des personnages dans l'œuvre. Non seulement Chateaubriand s'érige en témoin éminent de son époque, mais, comme souligne Juliette Hoffenberg, nous avons affaire à la sacralisation du matériau historique où, en général, « le grand homme est l'incarnation de l'esprit du peuple et du temps. C'est l'Humanité qui agit en lui »⁵. Le lecteur des *Mémoires* se trouve donc au centre d'une interaction singulière qui relève du genre épideictique. Dans cette perspective, la louange

¹ P. Matyaszewski, « Quelques remarques sur l'image de Napoléon chez Chateaubriand », *Annales de lettres et sciences humaines*, 1989-1990, vol. 37-38, n° 5, p. 26.

² *Ibid.*, p. 36.

³ Dans cette perspective, nous constatons que la narration dans les *Mémoires* s'apparente à celle d'un orateur traditionnel qui influence son public par ses caractéristiques morales propres à l'*èthos*. Comme le remarque Francis Goyet, cette notion est par ailleurs très subjective car « Aristote désigne par *èthos* moins le caractère 'réel' de l'orateur que l'image de lui-même que celui-ci construit ». F. Goyet, *Le Sublime du 'lieu commun'. L'invention rhétorique dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 1996, p. 286.

⁴ La prise en compte de la dimension sociale de l'*èthos* se montre essentielle dans le cas de l'écriture mémorialiste où l'identité du narrateur se façonne à travers le regard sur son époque et ses repères axiologiques. Voir D. Mainguenu, « Problèmes d'*èthos* », *Pratiques*, 2002, n° 113-114, p. 60.

⁵ J. Hoffenberg, « Tombeau de Napoléon », in *Chateaubriand. Le tremblement du temps*, éd. J.-C. Berchet, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994, p. 89-90.

et le blâme à l'égard de Napoléon peuvent être interprétés comme le vacillement entre deux autres inconciliables – l'admiration et le mépris.

La question du mépris est d'autant plus pertinente que les *Mémoires* s'imposent comme la vanité des choses humaines à laquelle Napoléon n'a pas échappé. Agnès Verlet souligne que cette double image de Napoléon dans les *Mémoires* est la conséquence de crimes perpétrés par ce héros mythique qui, par ses choix iniques, subit la dépréciation de son image initiale⁶. Ce point de vue nous permet d'examiner le mépris en dépassant une simple animosité entre Bonaparte et Chateaubriand qui a été souvent soulevée par la critique⁷. Face à l'instabilité narrative qui oscille entre la sacralisation et la désacralisation de sa personne, il est intéressant de se demander comment le mépris se définit dans le récit mémorialiste. D'une part, il s'agit donc d'examiner son rôle au sein d'un discours à forte connotation éthique. De l'autre, on ne saurait oublier que Chateaubriand mémorialiste confère au portrait de Napoléon la dimension symbolique en construisant son « mythe politico-héroïque »⁸. Les travaux de Fabienne Bercegol sont révélateurs à ce sujet en montrant que le mémorialiste confronte son lectorat à un nouveau type de héros qui vacille entre « l'abaissement le plus pathétique ou le plus grotesque »⁹. Sans prétendre à l'exhaustivité, il nous importe d'examiner les particularités discursives du mépris dans le processus de construction et de déconstruction éventuelle de l'image de Napoléon dans l'œuvre.

1. La définition du mépris

Nous voudrions d'emblée signaler que le mot « mépris » est souvent utilisé par le narrateur des *Mémoires* : « Il y a des temps où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux : je le leur plains pour cette heure, parce qu'ils en auront encore besoin pendant et après les Cent-Jours »¹⁰.

⁶ A. Verlet, *Les Vanités de Chateaubriand*, Genève, Droz, 2001, p. 166.

⁷ Ainsi, Henri Guillemin note à ce titre : « Obscur, obscur ! C'est justement ce que Chateaubriand n'a point l'intention de rester, et il compte bien que le Consul ne laissera pas dans l'ombre et sans emploi un homme comme lui, qui vient de faire preuve à la fois de ses qualités de rédacteur, de son sens politique, et de son chaleureux dévouement ». Voir H. Guillemin, *L'Homme des Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Gallimard, 1964, p. 63-64.

⁸ F. Bercegol, *La Poétique de Chateaubriand : Le portrait dans les Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Honoré Champion, 1997, p. 384. Le portrait antithétique de Napoléon, exalté par ses triomphes et anéanti par ses défaites, a été largement étudié par la critique. Pour cela, voir notamment M. Fumaroli, « Le poète et l'empereur », in *Chateaubriand. Vie de Napoléon*, Paris, De Fallois, 1999, p. 9-48.

⁹ *Ibid.*, p. 479-480.

¹⁰ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. critique établie, présentée et annotée par J.-C. Berchet, Paris, La Pochothèque, 2004, t. II, p. 1078. Le choix de cette édition est dicté par sa plus grande fidélité aux dernières volontés de l'écrivain, ce qui est primordial dans le contexte du portrait littéraire ultime que constitue la représentation de Napoléon laissée à la postérité.

Malgré cette fréquence d'usage, la définition terminologique s'impose pour au moins deux raisons. Premièrement, l'instance narrative inscrit le sentiment de mépris dans le cadre du registre ironique. L'ironie, malgré ses tentatives de dévalorisation, est discursivement instable. Cela nécessite donc de reconsidérer la définition du mépris pour pouvoir bien cerner ses manifestations et ses cibles. Deuxièmement, lorsqu'on analyse quelques dictionnaires des XVIII^e et XIX^e siècles, on s'aperçoit que deux aspects du mépris sont, à l'époque, rangés dans la même catégorie. Ainsi, le *Dictionnaire critique de la langue française* de 1787 définit le mépris comme un « sentiment par lequel on juge une personne ou une chose indigne d'égard, d'estime, d'attention »¹¹. On en conclut que les dictionnaires à la fin du XVIII^e siècle, ainsi que ceux qui datent du XIX^e siècle, confondent l'indifférence et la dévalorisation. En ce qui concerne l'indifférence, cette acception est en flagrante contradiction avec l'écriture mémorialiste de Chateaubriand d'autant qu'elle suppose un désintéressement total pour le sort de Napoléon. Par conséquent, nous nous concentrons uniquement sur le mépris appréhendé comme la dévalorisation¹². On note que cette acception s'inscrit dans la tradition morale qui examine les lieux spécifiques du genre épideictique qui sont la louange et le blâme¹³. La supériorité morale du narrateur, son *ethos* l'engage à dénoncer tout le misérabilisme de Napoléon, toute atteinte à la dignité et à la morale chrétienne. L'instance narrative s'élève à celle qui distingue le Bien et le Mal, apprécie moralement ses actes et ceux d'autrui. Dans ce sens, le mépris ne consiste pas à dénigrer comme c'est souvent le cas pour l'écriture pamphlétaire. Au contraire, le mépris devient un outil persuasif pour lutter contre l'immoralité et la dévalorisation morale reste sa caractéristique principale.

2. Le mépris dans le contexte mémorialiste

Cette distinction est cruciale pour l'analyse de l'écriture mémorialiste de Chateaubriand. Bien que les *Mémoires* soient marqués du sentiment de néant de toute chose, l'écrivain n'est jamais indifférent à la grandeur de Napoléon. C'est

¹¹ *Dictionnaire critique de la langue française*, J.-F. Féraud, Paris, France-expansion, 1787, vol. 2, p. 639.

¹² Sans entrer dans les détails de cette évolution à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle, nous tenons à souligner que l'interprétation du mépris soit comme dévalorisation, soit comme indifférence n'apparaît que dans la huitième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*. C'est dans les années 1932-1935 que la deuxième signification du mot est élargie et ne désigne plus seulement le « sentiment par lequel on s'élève au-dessus de l'amour ou de la crainte qu'elle inspire généralement », mais également l'« indifférence qu'on éprouve à l'égard d'une chose ». *Dictionnaire de l'Académie française*, 9^e édition, URL : <https://academie.atilf.fr/9/consulter/m%C3%A9pris?page=1> ; consulté le 10.10.2018.

¹³ Selon Aristote, le blâme et la louange englobent « tout ce que l'Orateur se doit proposer quand il aura à louer, ou à blâmer quelqu'un ; En un mot tous les lieux & toutes les Adresses qui peuvent servir à embellir, ou à enlaidir quelque action que ce soit ». Le devoir de l'orateur consiste donc à faire ressortir la beauté et la laideur morales et dans aucun cas il ne lui est permis de les passer sous silence. Aristote, *La Rhétorique d'Aristote en français*, Amsterdam, J. Covens & C. Mortier, 1733, p. 106.

pourquoi de nombreux chercheurs n'hésitent pas à constater que Chateaubriand a été obsédé par Napoléon¹⁴. Au lieu de parler de l'écriture obsessionnelle, nous voudrions insister sur la capacité des jugements dépréciatifs à porter des jugements axiologiques. Paradoxalement, le mépris dans les *Mémoires* est assujéti à un souci moral explicite qui exclut toute condescendance de l'instance narrative face à la corruption et à la tyrannie :

L'homme qui ne donne aujourd'hui l'empire du monde à la France que pour la fouler à ses pieds, cet homme, dont j'admire le génie et dont j'abhorre le despotisme, cet homme m'enveloppe de sa tyrannie comme d'une autre solitude ; mais s'il écrase le présent, le passé le brave, et je reste libre dans tout ce qui a précédé sa gloire [MDT, I, 116].

On voit que la représentation de Napoléon est, elle-même, conditionnée par l'*èthos* du narrateur dans la mesure où celui-ci vise à démontrer au lecteur sa supériorité et son intégrité éthiques¹⁵. En conséquence, le mépris à l'égard de Napoléon ne peut pas être analysé uniquement sous l'angle du « sentiment par lequel on considère quelqu'un comme inférieur ou indigne d'estime », mais doit être interprété comme un « sentiment par lequel on considère quelqu'un comme moralement condamnable »¹⁶. C'est pourquoi le mépris qui s'impose comme la condamnation morale d'une personne ou d'une attitude pousse Chateaubriand à représenter Napoléon conformément aux exigences de l'esthétique théologique. Mais comment définir cette esthétique et ce lien qu'elle instaure entre les dogmes de la religion chrétienne et la prétention de Chateaubriand à atteindre la beauté et à fixer la laideur ? Comment appréhender cette fusion entre l'esthétique et la morale qui fait à l'écrivain d'ennoblir la beauté et d'enlaidir la laideur ? Tout cet effort afin de montrer au lecteur le choix inéluctable qui s'impose à l'être humain entre le vice et la vertu. De ce point de vue, l'esthétique théologique est donc celle qui cherche de la beauté esthétique dans la bonté morale. Elle est également celle qui dépeint au lecteur le vice et la laideur morale. Son but est d'ébranler le lecteur dans ses convictions pour qu'il partage la vision du narrateur. Ainsi, Napoléon devient le symbole de la corruption morale de l'humanité et le mémorialiste, par le biais de l'esthétique théologique, doit être capable de montrer les conséquences néfastes de sa chute. Le mépris ne se limite donc pas à la violence discriminatoire, mais

¹⁴ R. Kopp, « 'Vivant il a manqué le monde, mort il le possède' : Chateaubriand face à Napoléon », in *L'Écrivain et le grand homme*, éd. P.-J. Dufief, Genève, Droz, 2005, p. 271-278.

¹⁵ Nous voyons à quel point la crédibilité morale du narrateur est déterminante pour qu'il soit capable de persuader le lecteur de la justesse éthique de ses jugements sur Napoléon. La notion d'*èthos* n'est donc pas gratuite, mais se transforme en un véritable enjeu persuasif : « la confiance que l'auditoire est amené à accorder à l'orateur » est conditionnée par « des qualités personnelles qui émanent de son discours ». J.-M. Adam, *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan, 1999, p. 110.

¹⁶ A. Rey, *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 1989, t. VI, p. 376.

doit être en mesure de montrer au lecteur la nature du mal et son énormité. Comme l'a montré Olivier Catel, « Force, vecteur de valeurs, processus sublime, l'image devient le *medium* par excellence de l'esthétique religieuse [...] un mouvement qui met en branle les représentations esthétiques et religieuses, qui ravit le lecteur »¹⁷.

Autrement dit, la critique de Napoléon dans les *Mémoires* est privée de la méchanceté gratuite qui est souvent inhérente au genre pamphlétaire. À titre d'exemple, les attaques contre Napoléon dans les *Mélanges politiques* se démarquent visiblement de son écriture théologique dans les *Mémoires* : « Un insensé, à qui l'on ne cessait d'offrir la paix, s'obstinait à arracher le dernier homme et le dernier écu à notre malheureuse patrie, pour soutenir au dehors un monstrueux système de guerre, au dedans une tyrannie plus monstrueuse encore »¹⁸. Le souci de l'enseignement moral cède la place à la ridiculisation de traits répréhensibles de Napoléon qui prennent une dimension exagérée, hideuse et explicitement injurieuse. C'est pourquoi nous laissons de côté les pamphlets contre Buonaparte comme la brochure *De Buonaparte et des Bourbons*¹⁹. Pour mieux expliquer notre prise de position, nous nous contentons d'évoquer le jugement de Lamartine, ennemi virulent de Napoléon, qui n'hésite pas pourtant à condamner la démesure de Chateaubriand-pamphlétaire : « Je n'aimais pas Napoléon, mais je me souviens que mon estime pour Chateaubriand tomba devant le grossier mensonge du pape traîné par les cheveux à Fontainebleau par les mains sacrilèges de l'empereur. La vraisemblance est la vérité du pamphlet »²⁰.

Nous voyons donc que Chateaubriand nuance le mépris à l'égard de Napoléon. Ses manifestations sont, à chaque fois, conditionnées par les caractéristiques d'un genre adopté par l'écrivain. Cette vision romanesque que Chateaubriand développe à l'égard de Napoléon n'exclut pas la présence du mépris. Au contraire, elle prouve que celui-ci, dans les *Mémoires*, n'est pas un phénomène homogène, mais se dédouble selon le niveau de perception du personnage. Par conséquent, il est nécessaire d'étudier le mépris selon une double perspective où Napoléon apparaît soit comme un simple être humain, soit comme une entité absolue et métaphysique²¹.

¹⁷ O. Catel, *Peinture et esthétique religieuse dans l'œuvre de Chateaubriand*, Paris, Honoré Champion, 2016, p. 548.

¹⁸ Chateaubriand, *Œuvres complètes de Chateaubriand augmentées d'un essai sur la vie et les ouvrages de l'auteur*, Paris, P.-H. Krabbe, 1854, p. 215.

¹⁹ Chateaubriand, *De Buonaparte et des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe*, Paris, Arléa, 2004.

²⁰ A. de Lamartine, *Souvenirs de portraits*, Paris, Hachette, Furne, Jouvett, Pagnerre, 1872, t. II, p. 113.

²¹ Le fait que Napoléon peut être considéré dans les *Mémoires* comme une entité abstraite et métaphysique est conditionné par l'attitude de Chateaubriand mémorialiste : « Selon Marc Bloch, il est des époques mythomanes et le XIX^e siècle en fut une, comme en témoigne le destin du barde Osian. Chateaubriand en est une autre preuve : on sent la fierté, qui soutient l'édifice des *Mémoires d'outre-tombe*, d'appartenir à un siècle qui fabrique encore du mythe ». Voir J. Hoffenberg, *op. cit.*, p. 91.

3. Le mépris à l'égard de Napoléon : vers l'entité métaphysique

Il est intéressant de voir que, même si Chateaubriand mémorialiste s'exagère sa position en se dotant de supériorité éthique, son mépris n'est pas destiné forcément à rabaisser son adversaire :

Pourquoi Saint-Denis est-il désert ? Demandons plutôt pourquoi son toit est rétabli, pourquoi son autel est debout ? Quelle main a reconstruit la voûte de ces caveaux, et préparé ces tombeaux vides ? La main de ce même homme qui était assis sur le trône des Bourbons. Ô Providence ! il croyait préparer des sépulcres à sa race, et il ne faisait que bâtir le tombeau de Louis XVI [MDT, I, 1107-1108].

En l'occurrence, le mépris du narrateur dépasse une violence brute, violence qui ne vise qu'à humilier par le sentiment subjectif de sa propre supériorité. Le fait que le narrateur place la chute de Napoléon sous le signe de l'ironie de la Providence en est la preuve. Remarquons que celle-ci n'est pas uniquement « un agencement particulier des faits dans lequel ce qui se produit est en contradiction flagrante » avec ce que le personnage « avait prévu ou avec ce qu'il considère comme l'ordre du monde »²². Au contraire, l'ironie de la Providence frappe le lecteur par sa force picturale. Ainsi, le rabaissement ironique de Napoléon, qui s'effectue par la condensation et le dynamisme des images, donne l'impression de la vérité qui saute aux yeux. Cette astuce à la fois visuelle et persuasive a pour objectif de fragmenter l'univers de Napoléon et de prouver au lecteur que l'injustice n'échappe pas au caractère implacable de la justice divine. On en déduit que, lorsque Napoléon émerge dans l'œuvre comme un être quasi mythique, le mépris semble être conduit par une force supérieure. Cette ruse scripturale n'est évidemment pas suffisante pour reconnaître le caractère métaphysique du mépris dont le mémorialiste accable la personne de Napoléon. Cependant, sa puissance persuasive est très forte : dans les *Mémoires* elle n'est pas uniquement un événement malheureux qui arrive à Napoléon, mais elle se transforme en punition exemplaire qui semble être dictée par Dieu. Dans ce contexte, nous revenons sur les caractéristiques de l'écriture théologique grâce auxquelles le mépris prend une dimension métaphysique. Pour cela, le dédain et le dégoût cèdent la place à la *grauitas* qui est la caution morale de la condamnation :

Après l'explosion de la machine infernale, un sénatus-consulte du 4 janvier 1801 prononça sans jugement, par simple mesure de police, l'exil outre-mer de cent trente républicains : embarqués sur la frégate la *Chiffonne* et sur la corvette la *Flèche*, ils furent conduits aux îles Séchelles et dispersés peu après dans l'archipel des Comores, entre l'Afrique et Madagascar : ils y moururent presque tous. Deux des déportés, Lefranc et Saunois, parvenus à se sauver sur un vaisseau américain, touchèrent en 1803 à Sainte-Hélène : c'était là que douze ans plus tard la Providence devait enfermer leur grand oppresseur [MOT, I, 1239-1240].

²² P. Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 50.

Ainsi, le mépris est privé de toute ambiguïté : il s'installe par la réciprocité ironique entre l'opresseur et ses victimes en validant, en même temps, une interprétation morale de l'événement. Le rabaissement se déplace donc visiblement des relations interpersonnelles (l'antipathie entre Chateaubriand et Napoléon) vers un sentiment de peine et de douleur devant le mal. De ce point de vue, le mépris dans les *Mémoires* est susceptible de devenir un outil persuasif aussi important que l'indignation, procédé de la rhétorique traditionnelle permettant de suggérer sa propre droiture morale par la force de l'accusation.

Dans cette optique, le mémorialiste émerge visiblement comme une instance libre de tout emportement violent qui contesterait l'objet du mépris d'une façon radicale. Cette contestation métaphysique des actions immorales de Napoléon prouve que le mépris dans les *Mémoires* est une catégorie morale. C'est pourquoi, paradoxalement, nous observons dans ces jugements du mémorialiste une certaine dignité du mépris. Il ne s'agit plus d'un sentiment négatif produit par les émotions basses telles que le ressentiment ou le dégoût. Au contraire, le mépris implique une évaluation négative du parcours de Napoléon, mais le but de cette évaluation se concrétise dans le souci de l'éducation morale. Cette attitude du narrateur nous renvoie au scénario auctorial que José-Luis Diaz désigne comme l'idéalisation du poète²³. Chateaubriand en tant qu'auteur du *Génie du christianisme* obéit à la noblesse de sa posture narrative en renouvelant les preuves non seulement de son exemplarité éthique, mais également, de son expérience existentielle.

On retrouve la réalisation de ce devoir auctorial dans la représentation de l'espace : « Deux des déportés, Lefranc et Saunois, parvenus à se sauver sur un vaisseau américain, touchèrent en 1803 à Sainte-Hélène : c'était là que douze ans plus tard la Providence devait enfermer leur grand oppresseur ». En l'occurrence, l'ironie du sort semble s'enraciner explicitement dans l'espace. Le lecteur contemple cette scène avec stupéfaction : le même espace dans lequel se tisse le renversement des rôles entre les victimes et leur bourreau. Ainsi, le lecteur a l'impression que l'espace véhicule sa charge de mépris contre Napoléon qui semble être puni de tous ses actes iniques par la Providence. Voyons qu'une telle représentation n'entraîne pas l'exclusion de Napoléon qui demeure l'acteur principal du récit. Au contraire, le mépris devient en quelque sorte réhabilitant dans la mesure où une action infâme se voit toujours blâmée en laissant de la marge pour l'éducation morale du lecteur. À souligner que cette éducation est assurée par la perspicacité du narrateur. Celui-ci remarque un parallélisme ironique et des affinités inattendues entre les victimes

²³ Le chercheur souligne qu'« une telle offrande peut cacher un versant moins généreux : à l'écrivain qui le reçoit, elle impose le devoir de le mériter. À lui de se plier au protocole auctorial qu'on lui suggère, sous peine de perdre le beau titre s'il démérite ». Pour plus d'informations, voir J.-L. Diaz, *L'Écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Honoré Champion, 2017, p. 201-202.

et leur bourreau²⁴. Il n'est donc pas fortuit que nous insistions sur le caractère métaphysique du mépris. Chateaubriand ne cesse de reconnaître dans la chute de Napoléon les attributs inhérents à la justice divine : « Paris avait cessé d'être orné de sa lustrale inviolabilité ; une première invasion avait souillé le sanctuaire ; ce n'était plus la colère de Dieu qui tombait sur nous, c'était le mépris du ciel : le foudre s'était éteint » [MOT, I, 1207].

4. Le mépris à l'égard de Napoléon : vers l'être humain

Cependant, le mépris dans les *Mémoires* ne se révèle pas uniquement au niveau métaphysique, mais il se matérialise également par rapport à la trivialité de Napoléon. Pour que cette trivialité apparaisse, ce personnage – conçu jusqu'alors comme la vérité absolue, représenté par le narrateur comme le colosse de l'Histoire, doit prouver son appartenance au genre humain. Paradoxalement, cette reconnaissance de son humanité cautionne sa dévalorisation par une nouvelle condamnation morale. À chaque fois que la voix de Napoléon s'enclasse dans le récit par le biais de la sermocination, il s'abaisse lui-même²⁵ : « Le plébiscite du 1^{er} décembre 1804 est présenté à Napoléon ; l'empereur répond : *Mes descendants conserveront longtemps ce trône*. Quand on voit les illusions dont la Providence environne le pouvoir, on est consolé par leur courte durée » [MOT, I, 940].

Dans un premier temps le mépris se renferme dans la sermocination accouplée à la prolepse : « *Mes descendants conserveront longtemps ce trône* ». L'ironie du sort s'y résume dans la disproportion entre cause et effet. Elle est soumise à l'amplification du lieu commun de l'orgueil (l'inconscience de sa propre chute). Cette cécité est explicitement méprisée par le narrateur. Il se distancie de la suffisance humaine par le moyen persuasif classique que constitue l'emploi des italiques. Même si le personnage se trivialise explicitement, l'instance narrative intervient sur la scène pour rehausser le mépris au niveau métaphysique : « Quand on voit les illusions dont la Providence environne le pouvoir, on est consolé par leur courte durée ». L'inconscience de ce géant invincible sert de cadre pour imposer au lecteur un enseignement moral explicite – la transgression de commandements éthiques appelle le mépris d'ordre didactique. On observe donc que Chateaubriand mémorialiste s'offusque devant l'indignité des actions de Napoléon. Le mépris en tant que

²⁴ A.-S. Morel voit dans le parcours tragique de Napoléon l'exécution de la loi divine qui consiste en l'expiation des crimes commis. Voir A.-S. Morel, *Chateaubriand et la violence de l'histoire dans les Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Honoré Champion, 2014, p. 528.

²⁵ Angenot, reprenant Fontanier, définit la sermocination comme : « le discours direct fictif, par lequel on fait parler quelqu'un, en particulier son adversaire, selon ce qu'on croit être sa position dans le débat ». M. Angenot, *La Parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1992, p. 289. Dans les *Mémoires* la sermocination constitue une sorte de dialogisme ironique qui permet au narrateur de démontrer au lecteur l'aveuglement de Napoléon.

condamnation morale requiert que Napoléon se comporte avec la supériorité propre à sa position antérieure. Tel n'est pas cependant le cas et celui-ci se rabaisse encore plus lorsque sa facette humaine se concrétise dans ses gestes et son comportement :

Maintenant que j'ai fait justice des commissaires et des alliés, est-ce bien le vainqueur du monde que l'on aperçoit dans l'*Itinéraire de Waldbourg* ? Le héros réduit à des déguisements et à des larmes, pleurant sous une veste de courrier au fond d'une arrière-chambre d'auberge ! [...] Celui qui avait revêtu la pourpre se mettant à l'abri sous la cocarde blanche, poussant le cri de salut : Vive le roi ! ce roi dont il avait fait fusiller un héritier ! Le maître des peuples encourageant les humiliations que lui prodiguaient les commissaires afin de se mieux cacher, enchanté que le général Kohler sifflât devant lui, qu'un cocher lui fumât à la figure, forçant l'aide de camp du général Schouwaloff à jouer le rôle de l'empereur, tandis que lui Bonaparte portait l'habit d'un colonel autrichien et se couvrait du manteau d'un général russe ! Il fallait cruellement aimer la vie : ces immortels ne peuvent consentir à mourir ! [MOT, I, 1093].

Nous voyons que les tergiversations ignobles de Napoléon font l'objet de l'indignation de l'instance narrative qu'elle exprime par le biais de l'épiphonème : « Il fallait cruellement aimer la vie : ces immortels ne peuvent consentir à mourir ! ». Lorsque l'indignation et le mépris se mêlent, un simple regard provoque un sourire amer, composé de colère, de déception et d'incrédulité. La gestuelle et le comportement de Napoléon n'attirent aucunement la bienveillance du lecteur qui est brusquement confronté à une perte de la qualité symbolique du héros²⁶.

On en conclut que, sous la plume de Chateaubriand mémorialiste, le mépris peut se transformer en arme terrible de l'imagination. Il suffit que le héros quasi mythique renonce à sa noblesse impériale, qu'il dévoile momentanément son visage humain, pour que le narrateur punisse cette liberté par le mépris qui réprouve l'indignité des agissements de Napoléon. Mais là encore, le mémorialiste renonce au mépris proche du dédain ou d'une violence gratuite en évoluant vers un sentiment de révolte et de contrariété devant ce héros déchu, autrefois capable d'assumer des actions grandioses de l'Histoire.

5. Conclusion

Pour conclure, nous avons remis en question le modèle traditionnel du mépris perçu uniquement dans son rapport à la négativité de ce sentiment ou de cette émotion. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, le mépris est conditionné non seulement par les caractéristiques du genre épidiétique, mais notamment par la notion d'*èthos*.

²⁶ Tandis que pour Anne-Sophie Morel le destin tragique de Napoléon est soumis à un parcours expiatoire, Fabienne Bercegol caractérise l'inconvenance des échappatoires de Napoléon côtoyant le grotesque comme le signe du héros romantique, cantonné dans la dualité de sa nature et de ses actions. F. Bercegol, *op. cit.*, p. 481.

En tant qu'instance supérieure, Chateaubriand-mémorialiste dépeint Napoléon non seulement du point de vue éthique, mais également historique, symbolique et existentiel, propre à la vanité de l'univers humain.

La complexité de cette approche ne permet pas d'examiner le mépris à l'égard de Napoléon dans une perspective très restreinte qui serait celle de l'aversion personnelle. C'est pourquoi les *Mémoires* restituent le parcours de Napoléon où le mépris dépasse l'humiliation, l'abjection et la brutalité en faveur d'une éventuelle condamnation morale d'actions indignes et, par-là, blâmables. Le mémorialiste évolue donc de l'appauvrissement de la perspective personnelle vers le dédoublement de la vision où le phénomène du mépris se concrétise par rapport aux aspects symbolique et humain de Napoléon.

Dans le premier cas, le mépris sert à démontrer que les agissements immoraux finissent toujours par l'avènement de la justice providentielle qui instaure des symétries ironiques entre le coupable et la victime, la peine et le châtiment. Dans la mesure où le dédain et l'ironie laissent la place à l'indignation et à la gravité du discours narratif, le mépris se transforme en entité discursive d'ordre métaphysique et didactique. Ainsi, non seulement l'instance narrative prouve sa supériorité morale, mais également éduque son lecteur.


Le même souci didactique apparaît dans le deuxième cas, lorsque la facette humaine de Napoléon provoque paradoxalement le mépris contre la trivialité de son raisonnement et de ses actions indécentes. Bien que le personnage s'enlise dans l'indignité de ses gestes et de ses paroles qui lui ôte sa majesté et sa singularité, le mémorialiste place le mépris uniquement sous le signe de la condamnation morale en rompant avec le dédain ou la violence discriminatoire.

Bibliographie

- Aristote, *La Rhétorique d'Aristote en français*, Amsterdam, J. Covens & C. Mortier, 1733
Angenot, Marc, *La Parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1992
Adam, Jean-Michel, *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan, 1999
Bercegol, Fabienne, *La Poétique de Chateaubriand : Le portrait dans les Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Honoré Champion, 1997
Catel, Olivier, *Peinture et esthétique religieuse dans l'œuvre de Chateaubriand*, Paris, Honoré Champion, 2016
Chateaubriand, François-René (de), *De Buonaparte et des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe*, Paris, Arléa, 2004
Chateaubriand, *De Buonaparte et des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe*, Paris, Arléa, 2004
Chateaubriand, François-René (de), *Mémoires d'outre-tombe*, éd. critique établie, présentée et annotée par Jean-Claude Berchet, Paris, La Pochothèque, 2004
Chateaubriand, François-René (de), *Œuvres complètes de Chateaubriand augmentées d'un essai sur la vie et les ouvrages de l'auteur*, Paris, P.-H. Krabbe, 1854
Diaz, José-Luis, *L'Écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Honoré Champion, 2017

- Fumaroli, Marc, « Le poète et l'empereur », in *Chateaubriand. Vie de Napoléon*, Paris, De Fallois, 1999, p. 9-48.
- Goyet, Francis, *Le Sublime du 'lieu commun'. L'invention rhétorique dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 1996
- Dictionnaire critique de la langue française*, Jean-François Féraud, Paris, France-expansion, 1787, vol. 2
- Dictionnaire de l'Académie française*, 9^e édition ; URL : <https://academie.atilf.fr/9/consulter/m%C3%A9pris?page=1> ; consulté le 10.10.2018
- Guillemin, Henri, *L'Homme des Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Gallimard, 1964
- Hoffenberg, Juliette, « Tombeau de Napoléon », in *Chateaubriand. Le tremblement du temps*, éd. Jean-Claude Berchet, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994, p. 87-98
- Lamartine, Alphonse (de), *Souvenirs de portraits*, Paris, Hachette, Furne, Jouvet, Pagnerre, 1872
- Kopp, Robert, « 'Vivant il a manqué le monde, mort il le possède' : Chateaubriand face à Napoléon », in *L'Écrivain et le grand homme*, éd. Pierre-Jean Dufief, Genève, Droz, 2005, p. 271-278
- Mainguenu, Dominique, « Problèmes d'éthos », *Pratiques*, 2002, n° 113/114, p. 55-67 ; URL : <https://doi.org/10.3406/prati.2002.1945> ; consulté le 10.10.2018
- Matyaszewski, Paweł, « Quelques remarques sur l'image de Napoléon chez Chateaubriand », *Annales de lettres et sciences humaines*, 1989-1990, vol. 37-38, n° 5, p. 21-39
- Morel, Anne-Sophie, *Chateaubriand et la violence de l'histoire dans les Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Honoré Champion, 2014
- Rey, Alain, *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 1989
- Schoentjes, Pierre, *Poétique de l'ironie*, Paris, Éditions du Seuil, 2001
- Verlet, Agnès, *Les Vanités de Chateaubriand*, Genève, Droz, 2001

Aleksandra Kamińska, docteur ès lettres et maître de conférences à l'Université de Szczecin (Pologne). En 2015, elle a soutenu une thèse consacrée à l'ironie, à l'emphase et au paradoxe dans les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand à l'Université Adam Mickiewicz de Poznań. Ses principaux thèmes de recherche sont axés sur la persuasion rhétorique saisie dans ses rapports avec la société, le pouvoir et la problématique axiologique. Elle s'intéresse également au processus narratif comme mode de transmission des valeurs par le recours à l'hypotypose et l'écriture visuelle. Ses publications comprennent : *L'Importance du paradoxe dans les Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand*, Szczecin 2018, Éditions de l'Université de Szczecin ; « Joris-Karl Huysmans au miroir de sa littérature évolution naturelle ou révolution ? », *Cahiers ERTA* 2018, n° 15, p. 109-126 ; « Les tableaux de l'histoire dans les *Mémoires d'outre-tombe* à travers l'hypotypose », *Folia Litteraria Romanica* 2016, n° 11, p. 199-210.

	<p>© by the author, licensee Łódź University – Łódź University Press, Łódź, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC-BY-NC-ND 4.0 (https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/)</p> <p>Received: 2019-01-12; Accepted: 2020-11-10</p>
-------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------